

et nous glace en nous touchant au cœur. En vain on y chercherait une parole consolante, l'espoir d'un meilleur avenir. Toutes les classes de la société tour à tour y sont étalées dans leur corruption, tous les sentiments y sont interprétés par quelque chose d'étroit et de cupide. Jusqu'au premier amour d'une fille innocente, flamme divine qui place le ciel sur la terre, et laisse un souvenir touchant et ineffaçable dans la vie, le philosophe du livre, le diable, l'interprète comme une impulsion instinctive, se prenant au premier individu, et n'aimant en lui que sa propre satisfaction, le plaisir d'aimer. C'est ainsi qu'il détruit toute croyance dans les

sentiments généreux, et nous fait en quelque sorte douter de nous-mêmes.

Dans les *Deux cadavres*, l'auteur avait entrepris de réconcilier les partis et les individus, d'inspirer aux hommes l'horreur des dissensions politiques, l'amour de l'humanité. Dans les *Mémoires du diable*, en dévoilant aux yeux toute la corruption et tous les vices de la société, en nous faisant perdre tout respect humain et toute croyance divine, en nous disant : « amour, dévouement, enthousiasme, toutes les vertus ne sont que masque ou duperie ; » il semble achever de dissoudre la société en arrachant aux hommes tout frein, et les portant à se ruer les uns sur les autres

dans la divergence de tous les intérêts et la négation de toutes les vérités.

Ne plaise à Dieu que ceci soit une critique d'un talent que j'admire plus que personne. J'ai seulement voulu signaler cette étrange contradiction d'un génie qui un jour se propose le bien de l'humanité, et une autre fois s'en moque, rit de ses maux et enfonce le doigt dans ses plaies saignantes. Cette inconstance d'humeur, cette marche vagabonde est celle que je signalais d'un heureux voyageur qui n'a de guide que sa fantaisie, prend le chemin qui lui plaît, va où il veut, explore tour à tour la contrée bien-

faisante et féconde, le rocher aride et menaçant.

Mais moi, exilé, séparé de tout ce que j'ai de plus cher, m'est-il permis de marcher au hasard, de parcourir le monde en jouisseur, de n'avoir de but que le plaisir et la variété? non; accoutumé dès l'enfance au spectacle de la souffrance, des larmes, de l'oppression, de bonne heure j'ai tracé à ma vie, à mes travaux un but d'utilité. Les tourmentes d'une révolution, les flots de sang répandu, un peuple rayé de la liste des nations, ont dû m'affermir dans mes études sévères, dans ma marche laborieuse; d'ailleurs, si je n'avais eu en vue un objet d'enseignement, comment donc

aurais-je osé prendre la plume ? comment aurais-je espéré d'être lu , moi étranger forcé à reproduire mes impressions dans une langue que je n'ai pas apprise au berceau ? Non , je sens tout ce qui me manque , et si j'ai osé m'aventurer dans la carrière , c'est parce que je me suis proposé dans mes œuvres , j'ose le dire , un but généreux.

Je voyais dans le nord-est de l'Europe des millions de malheureux , serfs en Pologne , esclaves en Russie , dont la condition est ravalée au-dessous de celle de la bête , et dont on ne s'occupe point d'améliorer le sort ; je voyais des populations entières à la merci d'une aristocratie arrogante en

Pologne , cruelle en Russie ; je voyais enfin des nations opprimées d'un côté par l'intolérance du clergé catholique , d'un autre côté par le fanatisme de l'Église grecque. Je résolus d'appeler l'attention sur ces contrées infortunées , convaincu que les âmes généreuses qui ont pris à tâche d'abolir la traite et l'esclavage des noirs , dans l'autre hémisphère , ne resteraient pas indifférentes à l'esclavage des blancs , au bord de la Vistule et au bord de la Neva , et redoubleraient d'efforts pour effacer cette lèpre honteuse de l'humanité.

Une fois mon but indiqué , j'ai cru pouvoir compter sur l'indulgence du public français. Je ne me suis pas

trompé. La presse a encouragé mes efforts, et plus d'une fois, à propos de mes ouvrages, elle s'est occupée du serf en Pologne, de l'esclave en Russie; mes vœux pour leur affranchissement trouvèrent un écho dans la presse allemande, et je puis le dire, mes travaux ont été récompensés en portant fruit pour les malheureux dont je plaide la cause.

Dans *Le grand-duc Constantin*, j'ai donné l'histoire succincte de la révolution polonaise, en offrant la double lutte des patriotes polonais contre l'oppression étrangère et contre la tyrannie nobiliaire. J'ai peint les généreux martyrs de la Pologne, qui, réunis par une sainte association aux

libéraux russes, voulaient transformer le nord par l'affranchissement des masses, et confondant les deux peuples dans une même voie de régénération, espéraient éteindre toute haine nationale, et les unir à jamais d'un lien fraternel. Cet ouvrage attirait l'attention, on resta étonné de cette association peu connue des patriotes polonais et des patriotes russes. On fit des recherches et l'on trouva la preuve dans des documents officiels de l'étroite union de Lukasinski, chef de la maçonnerie polonaise, et de Pestel, chef des sociétés secrètes en Russie.

Dans *le Kosak*, j'ai présenté, d'après l'histoire, un homme sorti des

rangs du peuple, en lutte contre la noblesse et le clergé, défendant la croyance et la liberté de son pays, armant trois cent mille paysans réduits au désespoir, bouleversant la Pologne, et ne succombant qu'après avoir porté un coup mortel à cette nation qui, en définitive, a péri par l'intolérance du clergé, et par la tyrannie des seigneurs sans pitié pour les masses qu'ils oppriment.

*Stenko* est encore un héros pris parmi les Kosaks. Ce peuple, dont la barbarie est devenue proverbiale, a produit des hommes de génie qui ont mis tout en œuvre pour briser les chaînes qui pèsent sur leur pays. Aujourd'hui encore, les Kosaks, tout en

servant d'instrument au despotisme russe, pour opprimer les nations voisines, frémissent eux-mêmes sous le joug de l'esclavage, et sont toujours prêts à le briser. Dans *Stenko*, j'ai voulu peindre, toujours d'après l'histoire, la lutte d'un Kosak, non plus contre la noblesse polonaise, mais contre l'aristocratie russe. J'ai montré ce hardi rebelle à la tête des Kosaks du Don et des esclaves insurgés, combattant les seigneurs, brûlant leurs châteaux, et disputant la couronne et la domination du nord au tzar Alexis. Je me suis surtout efforcé de mettre au grand jour l'état déplorable des classes laborieuses dans le nord-est; je me suis efforcé, en démontrant leurs besoins

et leurs vœux d'amélioration, de prouver combien est grave l'erreur de ceux qui s'imaginent que les masses opprimées de ces pays, semblables à un cadavre, insensibles à la souffrance, et satisfaites de leurs chaînes, ne sont pas capables de s'éveiller aux cris d'affranchissement, de bonheur et de liberté. C'est avec un vif plaisir que j'ai vu ma conviction à cet égard partagée par quelques personnes de cœur et de talent, dont la plume éloquente a déjà rendu et rendra encore de grands services à l'humanité.

En déplorant la condition des masses dans ces pays, je n'ai pu oublier les malheureux Israélites, dont le nombre, particulièrement en Pologne,

s'élève à trois millions d'habitants. Jamais aucun peuple ne fut plus humilié, plus méprisé, plus persécuté. La France et quelques autres états leur offrent une patrie et la protection des lois. Mais dans tout le reste du monde, victimes des préjugés religieux, ils gémissent sous l'oppression, et restent exposés aux insultes, aux outrages. Les nations les plus éclairées sont solidaires de ce crime de lèse-humanité. La patrie de Shakespeare et la patrie de Schiller, aujourd'hui encore, regardent les Juifs comme une race exceptionnelle, indigne de jouir des droits communs. Ce peuple jadis si brave, si puissant, et depuis si abattu, si dé-

gradé, est peu connu ; pour approfondir son esprit, son caractère, ses mœurs, ses croyances, il faut l'étudier là où il est le plus nombreux, où il a les plus fortes attaches, et en même temps où son oppression est arrivée au plus haut degré. C'est la tâche que j'ai entreprise dans le *Roi des paysans* ; j'ai voulu peindre cette race malheureuse, à côté d'un roi modèle qui illustra la Pologne. J'ai personnifié dans un héros israélite tout le malheur, toute la constance, les ressources multipliées et les espérances de cette nation opprimée, dispersée sur la terre, mais restée forte par l'union. La question juive est grave, et mérite d'être approfondie ; elle intéresse

non-seulement le nord-est de l'Europe, mais tous les pays où les exilés de Jérusalem ont cherché asile, et n'ont trouvé que persécutions, haine et mépris.

Mes observations ont été corroborées par un de mes compatriotes et amis, qui a passé une grande partie de sa vie au milieu des Juifs de la Lithuanie, et a consacré son existence à les étudier et leur être utile. Il m'a confirmé par des faits tout ce qu'il y a de grand, de bon et de puissant dans ce peuple digne d'un meilleur sort. Mon travail aura du moins le mérite de l'à-propos ; car précisément la question de l'affranchissement des

Israélites est à l'ordre du jour en Allemagne et en Angleterre.

Je m'estime heureux d'avoir été aidé dans mes travaux par une dame qui attire en ce moment l'attention des esprits sérieux, par son ouvrage sur *Fourier et son système*, où elle analyse et approfondit la magnifique conception d'un des plus grands génies de la France. Madame Gatti de Gamond a bien voulu s'associer à mon travail, et me permettre de placer son nom à côté du mien. C'est pour moi non-seulement une précieuse collaboration, mais encore une approbation honorable de mes principes sur une question à la fois politique, sociale et religieuse.

Si j'ai cru devoir expliquer le but et la tendance de mes travaux, c'est afin de mériter la bienveillance et l'indulgence dont le public français a bien voulu m'honorer jusqu'aujourd'hui. Mes efforts seront récompensés si je parviens à sécher les larmes d'une seule victime de l'injustice sociale.

JEAN CZYNSKI.

Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1838.